

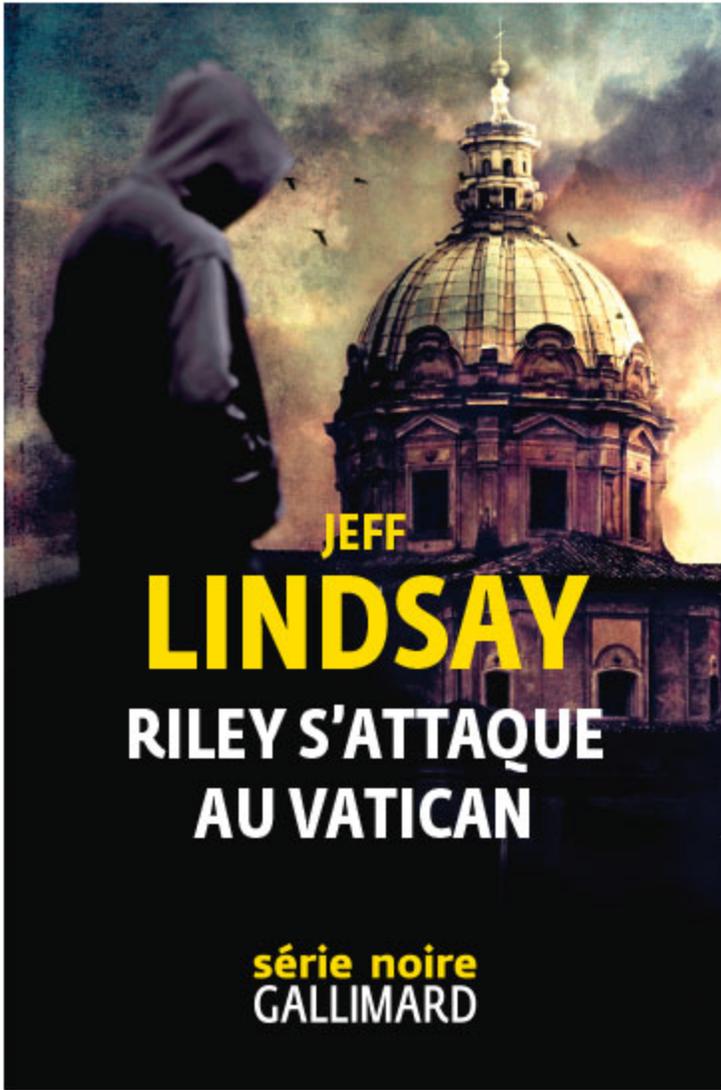


JEFF

LINDSAY

**RILEY S'ATTAQUE
AU VATICAN**

série noire
GALLIMARD



JEFF

LINDSAY

**RILEY S'ATTAQUE
AU VATICAN**

série noire
GALLIMARD

JEFF LINDSAY

**RILEY S'ATTAQUE
AU VATICAN**

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR JULIE SIBONY

nrf

GALLIMARD

Pour Hilary.

*Et pour Bear, Pookie et
Tink,*

avec tout mon amour.

PREMIÈRE PARTIE

Arkady Kouznetsov était fatigué. La journée avait été longue, et plus stressante que le simple désagrément ordinaire d'avoir affaire à des touristes. Il n'aimait pas les touristes. Mais il avait appris à les supporter. Il était bien obligé. Ils affluaient par milliers à Saint-Pétersbourg pour voir les trésors artistiques du musée de l'Ermitage, où il travaillait. Aucun ne parlait russe, bien sûr. La plupart se contentaient de parler dans leur propre langue, mais plus fort, comme si le fait de crier suffisait à transformer des mots étrangers en mots russes. Arkady était toujours poli avec eux, aussi bêtes et bruyants soient-ils. Ça faisait partie du boulot. Mais les journées de forte affluence le fatiguaient particulièrement.

Rarement autant que celle-là, cependant. Bien entendu, il y avait eu le lot habituel de visiteurs. C'était l'été, la saison où ils arrivaient par troupeaux entiers des quatre coins du monde. Mais, ce jour-là, il y avait eu davantage à gérer que d'horripilants touristes étrangers. Ce jour-là, il y avait eu une « menace crédible » – selon l'expression de son chef –, laissant penser que quelqu'un allait essayer de voler un des tableaux qu'Arkady et ses collègues passaient leurs journées à surveiller. Quelqu'un s'appropriait apparemment à voler un Van Gogh intitulé *Les Femmes d'Arles*. Arkady ne comprenait pas pourquoi. Il n'aimait pas ce tableau. Il trouvait que les couleurs bavaient de partout. Il préférait quand une peinture avait l'air d'une peinture. Et qu'on reconnaissait ce qu'il y avait dessus, pas comme là, où c'était tout embrouillé.

Mais ce n'était pas le sujet. L'important était que quelqu'un avait l'intention de voler cette œuvre, à l'Ermitage, pendant qu'elle était sous sa surveillance ! Et par fierté aussi bien nationale que professionnelle, Arkady ne pouvait laisser faire ça.

Aussi, en plus de répondre aux questions habituelles, criées ou mimées, tandis qu'il se tenait à la porte de la salle 413 du palais de l'État-Major, il avait également augmenté son niveau de vigilance. C'était une compétence qu'il avait acquise au cours de ses vingt années dans l'armée, dont il avait passé une très grande partie en faction. Il n'avait jamais été assez fort, intelligent ou habile pour quoi que ce soit d'autre que l'infanterie de base, et il lui avait fallu quinze ans pour atteindre le grade de caporal-chef. Mais il savait monter la garde et rester à l'affût. Et quand il avait pris sa retraite, six ans plus tôt, son expérience militaire lui avait valu de décrocher ce boulot confortable, gardien au musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg.

Mais Arkady commençait à sentir le poids des années et, pour être honnête, il avait pris quelques kilos depuis qu'il avait quitté l'armée. Il avait mal au dos et les pieds en compote. Le flot de touristes ordinaires n'avait absolument pas diminué. Au contraire, il y avait même plus d'enquiquineurs ce jour-là que d'habitude.

Comme ce type, par exemple, le gros Français qui se tenait devant lui et lui faisait la morale. Il avait abordé Arkady de façon plutôt raisonnable. Il sentait l'ail et le vin rance. Et il avait une allure dépenaillée. Son costume crème froissé peinait à dissimuler sa bedaine et faisait ressortir ses cheveux gris en bataille et sa barbe hirsute. Cela dit, pour un Français, il s'était révélé poli au premier abord, se désignant du doigt en articulant exagérément son nom : Hervé Thierry. C'est tout ce qu'Arkady avait compris. Il ne connaissait qu'une dizaine de mots en français. Mais il commit l'erreur de répondre « Plaisir », qu'il pensait être la formule de circonstance. M. Thierry le prit comme un signe et enchaîna aussitôt sur une série de questions dans un français rapide.

Il n'y avait pas moyen de l'interrompre, et l'homme s'énerva quand il n'obtint pas de réponses. Il se mit à parler plus fort, son gros visage en sueur devint de plus en plus écarlate et luisant, sans qu'Arkady le comprenne mieux pour autant, si bien que la frustration de M. Thierry ne cessait d'augmenter. Il avait l'air de gonfler et de rougir à vue d'œil. Il se mit à gesticuler en direction des tableaux, et le mot « France » revenait régulièrement. Arkady supposa qu'il en faisait une question d'intérêt national. Sans doute parce que la plupart des tableaux de cette salle étaient l'œuvre d'artistes français ou avaient été confisqués à des collectionneurs qui les avaient rapportés de France.

Finalement, juste au moment où Arkady commençait à penser qu'il allait devoir demander au Français de passer son chemin, celui-ci agita un doigt sous le nez du gardien, comme pour le gronder. L'espace d'un instant, Arkady crut voir un petit nuage de fumée.

Quand on le réveilla, longtemps après, c'était tout ce dont il se souvenait.

Ludmila Ukhtomsky avait la gueule de bois. Ce qui n'était pas vraiment exceptionnel pour elle, ni pour beaucoup dans son cercle d'amis. En temps normal, quelques tasses de thé suffisaient à la remettre d'aplomb. Mais pas ce jour-là. Elle en était à sa huitième tasse noire bien forte de la journée et elle avait toujours mal à la tête. Le martèlement qui tapait dans son crâne battait toujours en rythme avec ses pulsations cardiaques, et elle n'était pas sûre de vouloir vivre un jour de plus.

C'est alors que l'alarme retentit.

Ludmila crut d'abord que c'était un nouveau symptôme de sa gueule de bois. Elle serra ses tempes, comme si elle allait pouvoir ainsi faire disparaître ce bruit. Mais il n'en fut rien, et elle reçut alors l'appel du poste de sécurité. Un gardien gisait au sol, inanimé, soit inconscient, soit mort. Ça n'avait pas d'importance pour Ludmila. Ce qui en avait était la localisation : salle 413. En tant que conservatrice adjointe, elle était bien sûr au courant qu'une menace

avait été émise contre un des tableaux de cette salle. Elle ravala la bile qui montait dans sa gorge, posa sa tasse et quitta précipitamment son bureau.

Quand elle arriva devant la salle 413, l'alarme sonnait encore, un hurlement affreusement assourdissant et discordant. Ludmila se fraya un chemin parmi la foule de badauds agglutinés à la porte et jeta un coup d'œil anxieux dans la pièce. Elle fut soulagée de voir que le Van Gogh était toujours au mur, à sa place habituelle. Plusieurs gardiens s'étaient répartis dans la salle pour surveiller les portes et les fenêtres. Ludmila tourna son attention vers les hommes qui se tenaient au-dessus du corps du gardien tombé à terre. L'un d'eux était le chef de la sécurité, Loskoutnikhov.

« Apparemment, il est juste inconscient, l'informa ce dernier en désignant le corps d'un hochement de tête.

— Inconscient ? répéta-t-elle. Dans quel sens du terme ? »

Elle se rendait compte que sa phrase était formulée bizarrement, mais l'alarme l'empêchait de penser clairement.

Loskoutnikhov, au moins, sembla la comprendre. Il haussa les épaules et répondit :

« J'ai l'impression qu'il a été drogué.

— Mais le tableau est intact ?

— Apparemment. En tout cas il est toujours à sa place et n'a subi aucun dégât visible.

— Alors est-ce qu'il... Pourquoi est-ce que... Bon sang, on ne pourrait pas couper cette *chertovskiy* d'alarme ? »

Loskoutnikhov haussa très légèrement un sourcil. Il avait l'air amusé par son irritation, comme s'il savait qu'elle avait la gueule de bois et que lui-même était au-dessus de ces choses-là.

« Bien sûr », dit-il.

Il décrocha la radio à sa ceinture et parla dedans.

« Ici Loskoutnikhov. Coupez l'alarme de la 413. »

Il y eut un silence, après quoi une réponse grésilla dans la radio. Ludmila n'entendit pas bien, et Loskoutnikhov aussi parut hésitant.

« Vous pouvez répéter ? » demanda-t-il.

La radio grésilla à nouveau. Le chef fronça les sourcils mais ne répondit rien. Puis il se tourna vers Ludmila.

« Ils disent que l'alarme est coupée.

— Mais non, enfin ! Je l'entends toujours, protesta Ludmila.

— Oui, mais pas dans cette salle. »

Ils eurent tôt fait de localiser la seconde alarme. Le signal provenait d'une salle juste en dessous, la 302. Quand Ludmila et Loskoutnikhov arrivèrent sur place, deux gardiens s'étaient déjà postés dans le passage pour tenir les curieux à distance. L'un d'eux s'avança à leur rencontre.

« Chef, je vous présente Anna Sokolov, dit-il en désignant une jeune femme brune qui s'avança à son tour. Elle est guide. »

Loskoutnikhov haussa un sourcil.

« Fascinant. Et à part ça ? »

Décontenancé, le gardien se racla la gorge.

« Ah oui, pardon. Anna est un témoin.

— D'accord. Et de quoi avez-vous été témoin, au juste, mademoiselle ?

— J'étais avec mon groupe, commença-t-elle. Je me suis arrêtée sur le seuil pour présenter les œuvres de cette salle. Et j'ai entendu un grand bruit. »

Loskoutnikhov opina d'un air encourageant.

« Et ensuite ? demanda-t-il.

— Ensuite, je me retourne, et il y a un homme qui vient de casser une vitre. Et juste à ce moment, il se jette par la fenêtre !

— Il devait avoir une corde à la main, non ? Ou il a simplement dégringolé dans le vide ?

— Non, pas du tout, il est monté ! dit-elle.

— Monté ? Vous êtes sûre ?

— J'ai vu ses pieds disparaître en haut de la fenêtre. Et puis rien, il était parti. Vers le haut.

— Merci, mademoiselle », conclut Loskoutnikhov.

Il la contourna pour pénétrer dans la salle 302 et commença à se diriger vers la fenêtre, où un rideau battait au vent. Il pouvait sentir l'air salé : la Neva, qui se jetait non loin dans la mer Baltique, était toute proche, juste au bout de la place, derrière le palais d'Hiver.

« Chef ! cria Ludmila. Il faut que je vérifie si quelque chose a disparu ou a été endommagé.

— Oui, bien sûr », répondit Loskoutnikhov, et aussitôt, Ludmila se précipita dans la salle.

Loskoutnikhov lui emboîta le pas mais, à mi-chemin de la fenêtre restée ouverte, il s'immobilisa. Des vêtements gisaient en tas sur le sol, d'une couleur écrue sale, mais visiblement de facture soignée.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda-t-il par-dessus son épaule.

Un des gardiens le rejoignit en courant.

« C'est un costume, chef, dit-il. C'était là quand on est arrivés, on n'y a pas touché.

— Hmm », marmonna Loskoutnikhov.

Il poussa le tas du bout du pied, révélant un genre de rembourrage enfoui dessous, comme un accessoire de théâtre qu'un comédien pourrait porter pour avoir l'air plus gros. Les caméras de surveillance leur diraient comment il avait atterri là, mais il se doutait déjà de ce que ça voulait dire.

« Un déguisement », souffla-t-il.

Il secoua la tête et continua à marcher jusqu'à la fenêtre.

Il n'y avait rien à y voir. Si de grands tessons de verre jonchaient le sol juste en dessous, le cadre de la fenêtre était propre. Quelqu'un pouvait parfaitement s'être enfui par là sans risquer de se blesser avec le verre cassé. Mais ensuite ? Loskoutnikhov passa la tête dehors. Il regarda vers le bas. Aucun corps

démembré en vue. Seulement la foule estivale bigarrée habituelle de la place du Palais.

Il regarda vers le haut. Rien à voir, là non plus. Ni cordes pendouillant dans le vide, ni aucun signe de quoi que ce soit qui ait pu aider quelqu'un à grimper jusqu'au toit. Si l'homme était réellement parti vers le haut, comme l'affirmait la guide, il fallait qu'il soit moitié araignée.

« Chef ! » cria de nouveau Ludmila.

Loskoutnikhov se retourna et la vit, plantée près d'une vitrine vide, une expression horrifiée sur le visage.

« Il n'est plus là, dit-elle. L'œuf Fabergé Rothschild n'est plus là. »

Je ne me mêle pas de politique. J'ai déjà assez de problèmes, et puis franchement, la politique est vraiment trop sale, vicieuse et corrompue. Je préfère les bons vieux cambriolages, avec de temps en temps l'élimination d'un connard ultra privilégié qui se trouve en travers de mon chemin. C'est bien plus propre, bien plus honnête, même la partie élimination. Je m'en prends essentiellement au genre de salopards qui pensent qu'une montagne de fric reçu en héritage les exonère des emmerdes que nous autres, commun des mortels, devons nous taper tous les jours. Je l'admets, j'aime bien leur montrer qu'ils se trompent. C'est dans ma nature, qu'est-ce que vous voulez : Riley des Bois, qui vole aux super riches pour donner à un ancien pauvre, à savoir moi. La politique n'a rien à faire là-dedans, du coup je ne m'y intéresse pas.

Mais il arrive que quelque chose franchisse mon mur de je-m'en-foutisme et capte mon attention. Comme récemment. En général, je ne regarde pas les infos, mais quand le niveau d'hystérie collective tape dans les aigus depuis si longtemps que tout le monde ne parle plus que de ça, je me dis que je ferais mieux de me mettre au diapason. Ça peut se traduire en dollars – en pertes – si je ne sais pas ce qui se passe ; ou en gains si j'arrive à trouver un angle.

Ainsi, quand le bruit autour d'un sujet précis atteint un certain degré de frénésie, je tends l'oreille. Je veux dire, quand par exemple j'entre dans une boulangerie et que j'entends les mêmes conneries qu'à la quincaillerie. Ou quand je vais au pressing et qu'ils parlent des mêmes trucs que ce que j'ai

entendu chez le coiffeur. Quand tous les juke-box jouent la même chanson partout où je vais, je suis bien obligé de constater que c'est un tube et qu'il va falloir que j'apprenne les paroles.

Et c'est justement ce qui s'est produit ces six derniers mois. Partout où j'allais, la même rengaine en colère. Tout le monde qui parlait, débattait, voire se disputait à propos de la même chose.

Alors j'y ai prêté attention, j'ai fait quelques recherches, et disons juste qu'après ça j'avais la Russie dans le collimateur. Si vous me connaissez un peu, vous savez que je suis un adepte de cette vieille maxime – je crois qu'elle vient de Shakespeare... ou peut-être de la Bible – qui dit : mieux vaut la vengeance que la colère.

Comme de toute façon je m'ennuyais, je suis allé à Saint-Pétersbourg et je me suis vengé. En volant une petite babiole russe de toute beauté. En plus, ils en étaient fiers – presque comme d'un trésor national –, ce qui rendait la chose encore plus alléchante. Et, pour être honnête, beaucoup plus amusante. *Po'shyol 'na hui*, Ivan. Va te faire foutre.

J'ai passé une semaine à élaborer un plan. Un plan qui m'avait l'air nickel, quasiment une promenade de santé du début à la fin. Cerise sur le gâteau, j'avais même un acheteur privé à la clé. En général, quitte à brader les prix, je revends à la compagnie d'assurances. C'est moins risqué, plus sûr, et pour moi tout ça n'est pas une question d'argent – enfin, tant qu'il en reste assez pour faire bouillir la marmite. Mais cette fois, si je revendais l'œuf à la compagnie d'assurances, ça signifiait que les Russes allaient le récupérer, or comme je le disais, j'étais remonté contre eux. Je voulais leur faire mal, leur faire perdre leur précieux petit trésor.

J'avais donc un acheteur privé, et je me contenterai de dire que, si ça avait été une question d'argent, ce type serait devenu mon nouveau meilleur ami. C'est insensé, le prix que certains sont prêts à payer pour un œuf de Fabergé. Bon, d'accord, ils sont magnifiques, couverts de pierres précieuses, ils ont une histoire sympa, tout ça. Et, on ne va pas se mentir, ça ferait bander tous les

vrais collectionneurs d'avoir en leur possession un objet aussi unique... surtout quand leurs autres potes collectionneurs ne pourront jamais l'avoir.

Ce type était un vrai collectionneur. Le prix qu'il m'en offrait lui aurait permis d'acheter deux de ces œufs aux enchères. Et je ne me suis même pas donné tant de mal que ça. Le plan a fonctionné avec la perfection d'une montre suisse, ce qui ne manquait pas d'ironie vu que cet œuf de Fabergé-ci était en partie une horloge. Bref, tout allait bien. Et ça m'inquiétait un peu. Quand les choses se passent trop bien, ça veut souvent dire qu'un sale coup se prépare dans votre dos. Mais puisque tout continuait à se dérouler à merveille, j'ai pris une grande inspiration et j'ai fait taire la petite voix lancinante qui me soufflait que quelque chose de terrible allait me tomber dessus.

J'aurais dû l'écouter.

Aucun problème pour me débarrasser du gardien et déclencher la première alarme, qui détournerait l'attention des Russes et couvrirait la seconde quand je prendrais l'œuf. C'était une vieille astuce, mais les Russes sont tombés dans le panneau, j'ai pu prendre l'œuf et m'échapper par le haut sans le moindre accroc.

J'étais donc assez content de moi quand je suis redescendu du toit du palais d'Hiver pour atterrir sur le quai de l'autre côté de la rue. Un bateau m'attendait. Un douze mètres, conçu spécialement pour les affreuses conditions climatiques qu'ils ont là-bas. Le moteur tournait, et il y avait un gars à la barre, Arvid, qui connaissait son rayon. Et moi, je connaissais Arvid. Je l'avais déjà employé sur deux ou trois coups précédents. Arvid était suédois. Son père, son grand-père, son arrière-grand-père et je ne sais combien d'autres arrière-arrière avant ça étaient tous pêcheurs dans la Baltique et l'Atlantique Nord. Ils connaissaient la mer et le ciel comme seuls des artisans du Vieux Monde connaissent leur métier. Et il s'avère qu'une partie du métier, quand vous êtes un pêcheur suédois, peut aussi consister à faire un peu de contrebande par-ci par-là.

Totalement compréhensible. La pêche est un gagne-pain drôlement risqué. Le poisson va et vient, la météo fait des heures sup pour vous niquer et les prix du marché ne sont jamais en votre faveur. Aussi, depuis plus de générations que je ne saurais en compter, la famille d'Arvid avait transporté des choses d'un bord à l'autre de la Baltique sans trop se soucier des formalités techniques, comme par exemple les droits d'importation et les taxes. Vin, eau-de-vie, soie, laine anglaise, tout ce que les gens voulaient et estimaient payer trop cher. C'était simplement une question d'offre et de demande, une pure leçon d'économie de marché. Et, depuis deux générations, ça voulait aussi dire de la drogue. Les bénéfices étaient trop beaux pour s'en priver.

Du coup, les contrôles avaient été renforcés. Ce qui signifiait que le bateau de la famille d'Arvid était rapide. Bien obligé, pour échapper aux patrouilles nationales et internationales. De loin, on aurait dit un vieux chalutier pourri – taches de graisse et de sang de poisson, filets qui pendaient sur les bords, hublots ronds à l'ancienne –, mais Arvid l'avait équipé de deux bons gros moteurs diesels et avait modifié la coque, si bien qu'il allait plus vite que n'importe quelle embarcation de la police.

Arvid pouvait quasiment voler si nécessaire. Ce qui n'est pas inutile aux contrebandiers, à l'occasion. Et les temps étant ce qu'ils étaient, il ne rechignait pas à faire quelques transports officieux pour moi. Il faut dire que je le payais grassement – genre l'équivalent de deux années de pêche pour deux jours de « ferme ta gueule et conduis ce bateau ».

Je préfère travailler seul. C'est mille fois moins risqué, ce qui n'est pas un détail. Mais quand j'ai besoin de quelqu'un – par exemple pour piloter un hélicoptère, ou je ne sais quoi – je paie toujours bien. Loi Riley numéro quatorze : *si vous êtes obligé d'avoir un complice, payez-le trop et promettez-lui encore plus pour après.*

Au cours des cinq ou six dernières années, Arvid s'était fait un paquet de pognon grâce à moi, et il comptait bien s'en faire davantage à l'avenir. Et je parle de sommes du genre à se payer une retraite anticipée à Tahiti. Ça ne m'a

jamais dérangé de payer trop cher si c'est pour que le boulot soit bien fait. Ce qui était le cas avec Arvid. Chaque fois que j'avais besoin d'un bateau dans cette région du monde, c'est vers lui que je me tournais. Il savait ce qu'il faisait, ce qui n'est déjà pas si répandu, et de surcroît il s'était toujours montré fiable. Il tenait sa langue et m'avait toujours donné satisfaction. Si bien que, lorsque je suis monté sur son bateau et qu'il a commencé à descendre le fleuve en direction de la Baltique, je me suis détendu.

Erreur. Je le sais, en plus. Mais, bien que je connaisse ma leçon par cœur, je faisais plus ou moins confiance à Arvid.

Avec le recul, on a toujours vingt sur vingt. Mais, en y repensant, j'aurais dû me souvenir de la Loi Riley numéro onze : *avoir confiance, c'est ce qu'on fait au moment où le couteau s'abat*. Peut-être que je devrais me la faire tatouer sur la main, où je pourrais la consulter chaque fois que j'ai l'impression de déconner. Dans mon job, déconner est toujours le prélude à la fin de la récré. Et, bien entendu, ça n'a pas manqué.

Arvid ne s'est pas servi d'un couteau. Et il a attendu que je le paie, ce qui prouve qu'il avait beaucoup plus les idées en place que moi. Il a simplement compté ses billets, relevé la tête avec un grand sourire benêt et braqué un revolver sur moi. Avant même que j'aie le temps de dire « merde », il a tiré. J'ai entendu un grand *PPFFFUTTT* et j'ai senti un truc pointu se planter dans ma poitrine. J'ai fait un pas vers lui – j'avais bien l'intention de le balancer par-dessus bord et de le laisser rentrer à la nage –, et puis...

Rien. Ni lumières, ni musique, ni rêves... Juste un grand rien tout noir.

Jusqu'à ce que, soudain, mes yeux s'ouvrent. J'avais la gorge desséchée, un goût de vieux caniveau dans la bouche, une migraine, et la vive lumière qui entrait à flots par le hublot n'aidait pas. Je n'avais aucun moyen de savoir combien de temps j'étais resté inconscient. J'étais toujours sur le bateau, en tout cas. Je ne sentais pas la puanteur habituelle de poisson et de diesel du bateau d'Arvid, mais je percevais le puissant et régulier *teuf teuf teuf* du moteur et le lent roulis alors que nous naviguions dans une forte houle. C'est donc que nous devions être en mer, désormais. La Baltique a plutôt de petites vagues désordonnées, mais elle peut aussi se déchaîner quand elle le veut. Là, apparemment, elle le voulait, et elle ne s'en privait pas. Sans compter qu'il faisait froid, beaucoup plus froid que la température normale pour un mois de juillet.

Je refermai les yeux. En plus de la migraine, j'avais envie de vomir. Je ne suis pas sujet au mal de mer, donc ça devait être à cause de, de... de quoi ? Je ne me souvenais pas de ce qui s'était passé, et ça me faisait complètement flipper. J'étais bien monté à bord du bateau d'Arvid, non ? On était en train de descendre la Neva, quand...

Quand Arvid m'avait tiré dessus.

Je rouvris les yeux. Je ne voyais pourtant aucun trou dans mon tee-shirt. Était-ce dans mon imagination ? En me palpant le torse, je trouvai un endroit endolori et soulevai mon tee-shirt pour mieux voir. J'avais un rond violacé sur

la poitrine, avec un petit point rouge au milieu, une piqûre, comme la trace que vous laisserait une mauvaise infirmière avec sa seringue.

Arvid m'avait donc effectivement tiré dessus mais, à l'évidence, pas avec une balle. Avec une fléchette ? Comme celles qu'on utilise pour endormir les animaux ? Ouais, sans doute. Ce qui expliquait aussi la migraine et la nausée. Des effets secondaires du sédatif.

OK, Arvid m'avait endormi avec une fléchette tranquillisante. Pourquoi ?

Je fronçai les sourcils. Mais pas longtemps, parce que ça me donnait mal à la tête. Je veux dire, je suis quand même capable de réfléchir sans froncer les sourcils, non ? Sauf qu'en l'occurrence je n'étais pas capable de réfléchir du tout.

Je pris une grande respiration pour m'éclaircir les idées. Ce qui se révéla être une erreur. J'eus à peine le temps de tourner la tête sur le côté avant de vomir violemment. Ça dura une bonne minute, mais après je me sentais un peu mieux, et mon cerveau semblait fonctionner de nouveau. Qui plus est, Arvid allait avoir du vomi à nettoyer, et ça me remontait le moral. Alors je remis mon cerveau au boulot.

Première question : qu'est-ce qui se passait, bordel ?

Je ne m'avançais pas beaucoup en supposant qu'Arvid m'avait planté. Pourquoi ?

Réponse évidente : pour de l'argent.

Arvid aimait l'argent. Comme tout le monde, non ? Je l'avais toujours bien payé. C'était censé m'assurer sa loyauté. Quelqu'un pouvait-il avoir surenchéri pour qu'il me trahisse ? Bien sûr, pourquoi pas ? Ça supposait de déboursier pas mal de fric, mais c'était faisable.

Sauf que, attendez... Même avec une grosse rallonge, Arvid savait qu'il devrait honorer son deal avec moi. Les choses finissent toujours par se savoir, et si le bruit courait qu'il m'avait trahi, il était cuit. Et puis il devait se douter que je m'alignerais sur la proposition. Pas forcément tout de suite, mais sous la forme de contrats futurs.

Il y avait donc forcément une autre raison, quelque chose qui l'avait emporté sur toutes ces considérations à la con, et ce n'était pas très difficile à deviner non plus.

La peur. La peur de quelqu'un de plus menaçant que moi et qui avait suffisamment d'argent à mettre dans la balance pour que ça compense la perte de ce boulot d'appoint. Et, en effet, quelqu'un qui combinerait ce niveau de peur et d'argent serait très difficile à éconduire.

D'accord. Qui ça pouvait être ? Voilà qui était un peu plus compliqué à cerner. Il y avait une longue liste de gens prêts à se délester d'un joli paquet de cash pour mettre la main sur moi. Et beaucoup avaient le genre de profil stratégique qu'on ne publie pas sur Facebook.

La question était donc maintenant de savoir lequel d'entre eux c'était. Il fallait que ce soit quelqu'un qui avait les moyens de remonter ma trace jusqu'en Russie, de dénicher Arvid et de le convaincre de me lâcher. Outre beaucoup d'argent, ça demandait une organisation avec pas mal de gens balèzes... et quelqu'un capable d'exercer un très haut niveau de pression. Le genre de pression dont Arvid penserait qu'elle pourrait lui changer la vie – ou y mettre un terme.

Qui répondait à ces critères ? Quand vous faites un boulot comme le mien, la réponse facile serait Interpol ou le FBI. Et sinon, un très gros pourcentage de mes ennemis étaient des flics. Rien de plus normal. Mais ils n'auraient pas opéré comme ça, en utilisant un autre criminel pour me décocher une fléchette sédatrice. Ils auraient débarqué avec toute une équipe, m'auraient encerclé, m'auraient crié dans un mégaphone de lever les mains, toutes ces conneries dans les règles de l'art que vous avez vues à la télé un million de fois. Et, de toute façon, leur fric était entièrement immobilisé dans des ressources comme des bateaux, des avions, des gens. Pas du cash. Ils n'auraient pas pu offrir plus que moi à Arvid. Et ils ne lui auraient jamais fait confiance pour me neutraliser avec une fléchette tranquillisante. Sûrement pas.

Donc OK, pas les flics. Ça laissait encore une tripotée de gens qui auraient adoré danser à mon enterrement. Mais la plupart d'entre eux auraient voulu me voir mort, pas drogué. Je sais que, dans les films, on raconte toujours que le méchant veut capturer le héros vivant et le faire agoniser pendant des plombes avant de le tuer pour de bon. Mais ça ne marche pas comme ça dans la vraie vie. Pas dans la cour des grands, celle où je joue. Quand quelqu'un a envie de vous buter, il le fait vite, de manière à ne vous laisser aucune chance. C'est ce que feraient mes ennemis. Pareil pour mes concurrents. Tous appuieraient sur la détente avec un grand sourire aux lèvres – un sourire proportionnel au calibre de la balle. Mais m'endormir pour m'emmener faire une longue virée en bateau ? Pas leur style, non.

Donc ni les flics, ni un ennemi, ni un rival. Sans doute une vengeance, alors. Qui ça laissait sur la liste ? Encore pas mal de monde, mais personne de vraiment crédible.

Je passai en revue les quinze dernières années de ma vie et en dégageai un tas de gens qui auraient eu de bonnes raisons de me détester cordialement. Aucun ne me paraissait particulièrement convaincant. Soit ils étaient hors service – prison, cimetière, ce genre de choses –, soit ils n'étaient pas en mesure d'organiser un truc pareil.

Si bien que j'ai fini par me dire : OK, langue au chat, je vais demander à Arvid. Il me doit bien ça. Et s'il ne le voit pas comme ça, au pire du pire, il ne me répondra pas. J'ai donc décidé de monter sur le pont pour lui poser la question. Ou, si la porte de la cabine était fermée à clé – ce qui semblait probable –, je tambourinerais dessus jusqu'à ce qu'il descende me parler.

Je me suis donc levé et j'ai fait un pas vers la porte. Du moins, j'ai essayé.

Il se trouve qu'on ne peut pas vraiment faire un pas vers quoi que ce soit quand on a une grosse putain de chaîne attachée à la cheville, et l'autre extrémité boulonnée à la coque.

J'étais trop dans les vapes jusque-là pour m'en apercevoir, mais là, putain, je m'en aperçus d'un coup. Un seul pas, et elle me tira brusquement en arrière.

Maintenant, j'avais encore plus mal à la cheville qu'à la tête.

Je tendis le bras vers la porte. Même en me penchant et en m'étirant au maximum, j'étais à plus d'un mètre de distance. Alors je me rassis et inspectai la chaîne. C'était du bon boulot de professionnel. J'aurais sans doute pu me libérer... à condition d'avoir une heure devant moi et deux ou trois outils sous la main. Ce qui n'était pas le cas. Donc ça limitait mes options. En gros, je n'avais plus qu'à attendre.

J'attendis.

Il s'écoula environ une heure sans qu'il se passe rien. Après quoi j'entendis des pas sur le pont au-dessus de moi, qui descendirent lourdement une volée de marches jusqu'à ma porte. Enfin, Arvid revenait. Je me levai et attendis de voir la porte s'ouvrir. Ce qu'elle finit par faire, mais...

Ce n'était pas Arvid.

Je n'avais jamais vu cet homme de ma vie. Un grand type cradingue, l'air mauvais. On aurait dit qu'il avait une semelle de Rangers à la place du visage, couvert de poils qui n'étaient pas assez longs pour être une barbe mais trop longs pour être autre chose qu'un total laisser-aller. Il avait un gros nez tordu qui semblait avoir été cassé plus d'une fois, et le genre de petit sourire méprisant qui donnait envie de le lui recasser. Il se planta dans l'encadrement de la porte et me regarda avec son sourire à la con.

« T'es réveillé, dit-il d'une voix bizarrement aiguë, mâtinée d'un accent français.

— Pas du tout. Je dors profondément. »

Son expression ne varia pas. Soit il ne me comprenait pas, soit il se contrefoutait de ce que je pouvais bien dire ou faire. Et j'étais assez sûr qu'il me comprenait.

Mais il se contenta de hocher la tête en disant :

« On est bientôt arrivés.

— Tant mieux. Où, exactement ? »

Un rictus tressaillit sur son visage. Le genre de rictus que pourrait avoir un psychopathe en regardant des chiots se noyer.

« Je vais te montrer », dit-il.

Il s'avança vers moi, et pendant que je cherchais une brèche – une façon de m'en prendre à lui –, il me balança un coup de pied dans les parties. Je le vis à peine venir... mais je le sentis passer.

Si vous avez déjà reçu un coup de pied dans les couilles, vous devez savoir qu'on ne peut pas faire grand-chose pendant les deux ou trois minutes qui suivent. Dire que ça fait très mal est un euphémisme. Alors disons simplement que j'étais occupé à gémir, à avoir des haut-le-cœur et à regretter d'avoir repris connaissance.

Le temps que je sois de nouveau capable de me tenir droit et d'y voir clair, mon nouvel ami m'avait passé des menottes dans le dos, en y accrochant aussi la chaîne reliée à ma cheville. Il attrapa ensuite les menottes et tira violemment dessus, jusqu'à ce que j'aie la sensation qu'il allait m'arracher le bras. Puis il me fit sortir de force de la cabine et monter sur le pont. Où je me rendis compte que ce n'était pas le bateau d'Arvid. Du peu que j'en voyais, il paraissait beaucoup plus récent, plus moderne et plus propre, malgré l'état de crasse personnel du Frenchie.

C'était à l'évidence un bateau de chantier. Une lourde grue était montée sur le plat-bord, avec un énorme crochet au bout d'un câble en acier. La grue devait faire une douzaine de mètres de hauteur, et le câble était entièrement rembobiné de façon que le crochet ne valdingue pas au gré des mouvements du bateau, ce qui était plutôt malin. En plus d'avoir l'air lourd, le crochet semblait assez aiguisé. Sous la grue, de grosses caisses étaient arrimées au pont par une série de taquets. Je n'étais donc pas la seule cargaison à bord, quelle que soit notre destination.

Je n'eus pas tellement le temps d'admirer le bateau. Frenchie me tira vers l'échelle qui montait à la cabine de pilotage, sur la passerelle supérieure. Il y avait un banc à l'arrière de la passerelle, où pouvaient s'asseoir un ou deux

passagers. Mais je n'eus pas l'occasion de m'en servir. Frenchie me traîna jusqu'au gouvernail et passa la chaîne de mes menottes dans un gros crochet en acier vissé au mur. Le crochet était quasiment à la hauteur de mes épaules, ce qui faisait peser tout mon poids dessus et m'empêchait de me libérer.

Mais, au moins, je pouvais voir où on allait.

« Regarde », me dit-il.

Je regardai et – surprise ! – j'étais à peu près sûr qu'on n'était plus dans la Baltique.

Pile devant nous, peut-être à un kilomètre ou deux, se dessinait une île. Et encore, appeler ça une île, c'était gentil. On aurait dit un gros rocher noir. Il y avait quelques touches de vert çà et là, mais pas le genre de vert sympa qui donne envie de faire un pique-nique. Plutôt le genre de moisissure dégueulasse qui vous refile une maladie si vous la touchez. Et pas d'arbres, de plages, ni rien de la sorte. Juste des rochers noirs déchiquetés qui émergeaient de l'eau, des grosses vagues qui venaient s'écraser dessus et nulle part où il me paraisse possible d'accoster sans fracasser le bateau. Et pour compléter le tableau, le tout était recouvert d'une couche de glace.

« L'île des Choux. »

La voix me fit sursauter. Pas seulement parce qu'elle était toujours aussi aiguë, rocailleuse et bizarre, mais parce que j'étais perdu dans mes pensées, les yeux rivés sur ce rocher vers lequel nous nous dirigeons. Tellement perdu que je tournai la tête et regardai Frenchie en battant des paupières pendant une bonne minute sans avoir la moindre idée de ce qu'il venait de dire, avant de me souvenir que je parlais français. Je savais ce que signifiait « l'île des Choux », je ne comprenais simplement pas où il voulait en venir.

« C'est là qu'on va ? » demandai-je.

Il me répondit par un genre de haussement du corps entier dont seuls les Français sont capables, avant d'en revenir à son expression par défaut : le rictus méprisant.

« Ta nouvelle maison », déclara-t-il.

Ce qui éveilla en moi une foule de questions. Certes, « maison » était plus agréable à entendre que « tombe », même avec l'accent français. D'un autre côté, d'après ce que je pouvais voir de cette île, si je restais coincé là, elle deviendrait ma tombe en l'espace de deux semaines. Était-ce pour cette raison qu'il m'y amenait ? Pour me laisser mourir sur un bout de rocher froid et désert ? Ou bien l'île des Choux recelait-elle davantage que ce qu'on pouvait en apercevoir depuis un bateau à un kilomètre ?

Je ne mis pas très longtemps à avoir la réponse à cette dernière question. Alors que nous dépassions une bouée orange fluo, le tableau de bord se mit à émettre des bips stridents, et un voyant rouge à clignoter. Frenchie se pencha sur le tableau de bord et inséra une clé dans un panneau sous le voyant. Il tourna la clé et la façade du panneau pivota, révélant un pavé numérique sur lequel il tapa une série de chiffres. Au moins une dizaine, peut-être plus ; il allait vite, et je ne comptais pas vraiment. Toujours est-il que les bips cessèrent et que le voyant s'éteignit.

Frenchie se redressa et se tourna vers moi.

« Tu mets un mauvais code, ou pas de code du tout, et BOUM ! »

Il sourit, visiblement très heureux, et lança les deux mains en l'air pour me montrer à quoi « BOUM » ressemblait en français.

« Boum ? répétais-je. De la part d'un endroit baptisé l'île des Choux ? »

Il hocha la tête et reproduisit son geste.

« Boum, confirma-t-il. Le chou a de grandes dents. »

Il semblait satisfait de sa réponse et se tourna de nouveau vers le gouvernail, tout sourire. Je le laissai à son bonheur en me contentant de regarder l'île se rapprocher. Un chou avec des dents. Je me demandais s'il avait aussi des ongles, des orteils, voire un coude ou deux. Je sentais que je n'allais pas tarder à le savoir.

À environ cinq cents mètres de la côte, Frenchie entreprit de contourner l'île tout en restant au large. Peut-être pour éviter d'autres dents ? Quoi qu'il en

soit, une fois de l'autre côté, il mit le cap droit sur un gigantesque affleurement de roche noire. Et il visait précisément l'endroit le plus pointu et accidenté.

J'étais convaincu qu'il n'allait pas nous précipiter sur les rochers. Pourquoi m'aurait-il fait faire tout ce périple juste pour se suicider sous mes yeux ? Mais plus on approchait, plus je me rendais compte que je ne savais rien de ce type, à part qu'il était laid. Après tout, il n'était peut-être même pas français. Et s'il était belge ? Ça pouvait donc très bien être une espèce de barjo qui avait décidé de mourir à condition de m'entraîner avec lui. En tout cas, il ne déviait pas, il ne ralentissait pas, et alors qu'on continuait à s'approcher dangereusement il me décocha de nouveau son petit sourire sardonique, comme s'il sentait que je m'inquiétais et que ça le réjouissait.

Quelques secondes à peine avant de nous fracasser pour de bon sur les rochers, il donna un grand coup de gouvernail sur la gauche. La proue du bateau pivota, Frenchie mit le moteur au ralenti et se retrouva pile dans l'axe d'une échancrure entre les rochers qui n'était visible que de là. Je distinguai, encastré dans la roche juste au-dessus, quelque chose qui ressemblait à une batterie de missiles. Les dents du chou. Frenchie passa dessous et s'engouffra dans un chenal entre deux parois rocheuses. Il était juste assez large pour notre bateau, avec une marge de moins d'un mètre de chaque côté. Après deux virages assez brusques, le chenal pénétrait dans une grotte. À moins que ce soit un tunnel. Plus on s'y enfonçait, plus on pouvait voir qu'il avait été creusé par la main de l'homme. De faibles éclairages étaient suspendus environ tous les dix mètres.

Nous avançons lentement, dans le ronflement du moteur qui se réverbérait sur les parois. Au bout de trois ou quatre minutes, après un dernier virage serré à droite, les lumières devant nous se firent plus vives. Tout au fond du tunnel, un quai en béton s'avancé dans l'eau. Et sur le quai attendait un groupe de six hommes en uniforme paramilitaire noir, munis d'armes automatiques : mon comité d'accueil.

Quelque chose dans leur attitude me disait tout ce que j'avais besoin de savoir. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais si vous avez déjà vu un groupe de soldats d'élite professionnels, vous comprendrez ce que je veux dire. Juste à leur façon de se tenir, comme s'ils étaient préparés à toute éventualité, et à lui botter le cul quand elle se présenterait, quelle qu'elle soit. Et leur manière de tenir leur arme, comme un cuisinier tiendrait une spatule en bois, envoyait le message qu'une arme automatique n'avait rien d'extraordinaire pour eux ; c'était juste un ustensile dont ils se servaient tous les jours.

Au-delà de ça, le message le plus important – en tout cas pour moi, à savoir la seule chose qui comptait à cet instant – était que j'étais dans la merde. Le dernier mince espoir que je pouvais avoir de me tirer de cette situation était en train de mourir sous mes yeux. Je m'efforçai de le maintenir en vie. Je me répétais mon mantra : *il y a toujours un moyen*. Je continuerais à chercher la moindre ouverture, le moindre petit avantage qui pourrait m'offrir une échappatoire. Je me rassurai en me disant que j'avais toujours su dénicher la brèche, même les fois où j'étais franchement mal barré. Mais ma petite voix intérieure me répondit. Elle me rétorqua que je ne m'étais encore jamais retrouvé sous un gros rocher noir glacé au milieu d'un océan inconnu, entouré de missiles, de tueurs professionnels ultra entraînés et de je ne sais quoi encore. Pour le moment, cette petite voix paraissait bien plus convaincante que mon optimisme béat.

Frenchie passa la marche arrière et manœuvra afin de nous rapprocher du quai. Deux des hommes en noir se détachèrent du groupe pour attraper le bateau par l'avant et l'arrière et l'amarrer à des anneaux. Il y eut un dernier grognement alors que les moteurs lâchaient les gaz. Le bateau ralentit jusqu'à s'immobiliser, caressa le quai, et les moteurs se turent.

Remerciements

Un merci tout spécial au Dr Alexander D. Schwab, professeur associé de chimie à l'Appalachian State University, qui a bien voulu embrasser le concept de « plausible bien que peu probable » et me fournir quelques informations de base sur les polymères. Merci également à Stéphanie et Kurt McClung, qui m'ont aidé pour les dialogues en français – et, plus important, m'ont démontré que, en effet, Paris ne décevait jamais.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

RILEY TENTE L'IMPOSSIBLE, Série Noire, 2022 (Folio Policier n° 998)

Chez d'autres éditeurs

DEXTER FAIT SON CINÉMA, Michel Lafon, 2014 (Points Thriller n° P4001)

DOUBLE DEXTER, Michel Lafon, 2011 (Points Thriller n° P2942)

CE DÉLICIEUX DEXTER, Michel Lafon, 2010 (Points Thriller n° P2732)

DEXTER DANS DE BEAUX DRAPS, Michel Lafon, 2010 (Points Thriller n° P2524)

DEXTER : L'INTÉGRALE (Ce cher Dexter - Dexter revient ! - Les démons de Dexter, Points Thriller n° P2251)

LES DÉMONS DE DEXTER, Michel Lafon, 2008 (Points Thriller n° P2162)

LE PASSAGER NOIR, Éditions du Panama, 2005 (Dexter revient !, Points Thriller n° P1704)

CE CHER DEXTER, Seuil, 2005 (Points Thriller n° P1479)

Table des matières

Dédicaces

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Cet ouvrage a été publié avec le concours
de Marie-Caroline Aubert.

Couverture : d'après photos © Sybille Sterk / Arcangel-images ;
leolintang / iStock (détails).

Titre original :
FOOL ME TWICE

Copyright © 2020 by Jeff Lindsay.
© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>
© *Éditions Gallimard, 2024.*

RILEY S'ATTAQUE AU VATICAN

JEFF LINDSAY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JULIE SIBONYR

« La description des lieux et la précision des actions donnent au lecteur le sentiment d'être sur place et que les protagonistes existent », affirme le *New York Journal of Books*.

Rien de moins réaliste cependant que les exploits du super voleur Riley Wolfe, dit Riley des Bois, né de l'imagination en surchauffe du créateur de la série *Dexter*.

Patrick Boniface, puissant marchand d'armes et grand collectionneur, impose à Riley de lui procurer *La Délivrance de saint Pierre*, une fresque peinte par Raphaël sur un mur au deuxième étage du Vatican.

Boniface a des hommes de main partout dans le monde, une garde du corps terrifiante en la personne de la féroce Bernadette, et ils menacent les deux femmes qui comptent pour Riley, maman et Monique, la faussaire géniale sans l'aide de qui il ne peut pas opérer...

La mission est 100 % impossible.

Il va pourtant falloir trouver une solution. Il y en a toujours une.

Né à Miami en 1952, Jeff Lindsay est à l'origine d'une série culte au succès planétaire : *Dexter*. Il vit en Caroline du Nord avec son épouse, Hilary Hemingway. *Riley s'attaque au Vatican* est la deuxième aventure de Riley Wolfe. D'autres volumes suivront en Série Noire.

Cette édition électronique du livre
Riley s'attaque au Vatican de Jeff Lindsay
a été réalisée le 19 mars 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073021069 - Numéro d'édition : 592884).
Code produit : U54694 - ISBN : 9782073021083.
Numéro d'édition : 592887.

Ce document numérique a été réalisé par [Aps-ie](#)